

Inter
Art actuel



Secousses d'échelles

Manon Labrecque, *Secousses*, Le Lieu, Centre en art actuel,
Québec, 12 avril-13 mai 2007

Guy Sioui Durand

Numéro 97, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45658ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. (2007). Secousses d'échelles / Manon Labrecque, *Secousses*, Le Lieu, Centre en art actuel, Québec, 12 avril-13 mai 2007. *Inter*, (97), 72–73.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Secousses d'échelles

par Guy Sioui Durand



Un vent de fraîcheur s'est engouffré au Lieu, centre en art actuel, ce printemps 2007 avec la première exposition de Manon Labrecque en solo dans un centre d'artistes à Québec. Entre danse et arts visuels, on sait que cette artiste a fait des mouvements physiques l'une de ses explorations privilégiées de création, notamment en vidéo. Les monobandes en installation de l'exposition *Secousses* au Lieu ont enrichi cette intéressante trajectoire couplant corps, machines et procédés vidéo. Les trois projections vidéo agencées de manières originale et spécifique à l'endroit, c'est-à-dire aux confins de l'« installation », entre actionnisme et insituable, y priront l'allure d'un incontournable pour ce qui est des expérimentations



indisciplinées d'un médium en évolution artistique constante.

C'est ainsi que les figures animées d'*Illumination*, de *La leçon* et de *Battements* connurent des secousses précises, la première à l'échelle humaine, la seconde à l'échelle des sens audiovisuels et la troisième à l'échelle du site. On y décelait gestes et sons en boucle, activés par des mécanismes que l'artiste invente. Ce faisant, Labrecque aura subtilement réussi à rendre performative la captation vidéo installative et, par là, sa perception esthétique.

La lectrice désarçonnée

La projection au mur *Illumination* respecte quasiment l'échelle réelle. Assise au bout d'un divan, Manon lit. Absorbée, la lectrice est pratiquement immobile. Jambes croisées et tête baissée, elle tourne calmement les pages lues. Quand la secousse survient, elle tombe de côté à la renverse sur le divan telle une page subitement tournée !

La lecture, d'un livre de théorie ou d'une revue, voilà qui caractérise aussi Le Lieu, centre en art actuel – de par son centre de documentation, ses

publications et la revue *Inter, art actuel*. Lire est une activité intellectuelle, on en convient. Mais c'est aussi physique : s'asseoir, tenir le bouquin, tourner les pages. L'activité de l'esprit possède donc sa part de gestualité. C'est une d'elle, peu usitée, que nous donne à voir la secousse désarçonnant la lectrice.

Et puis, ne sommes-nous pas dans cette salle, zone reconnue de la performance et de l'installation qui réfèrent parfois au livre ou l'intègrent comme matériau de l'art action ? À cet égard, il y a à peine un an Roi Vaara, devant ce même mur, ne cessait d'échapper un livre portant sur la théorie de l'art action. C'est comme si la tranquillité de la lectrice captée par la vidéo, sa fraîcheur méditative, allait tôt ou tard se heurter aux ondes sulfureuses de tous ces « actes pour l'art » dont la mémoire s'est accumulée dans ce Lieu : chronique d'une secousse annoncée.

La danseuse aux chaussettes

Au centre de la salle, entre les deux grandes fenêtres, Manon Labrecque a placé un chevalet qui sert de support à un écran. Cette toile inusitée prenait

des allures d'un travail de broderie, un ovale tracé en rouge encerclant la projection *La leçon*.

Enjouée, l'artiste habillée en vêtements « de maison » danse une salsa ou un cha-cha-cha avec manifestement beaucoup de plaisir. En aucun temps, elle ne dépasse l'ovale, bien que ses bras frôlent les embrasures du trait rouge incomplet. Au silence du regard pouvait se substituer l'écoute de la musique, en boucle comme la vidéo, en utilisant la paire d'écouteurs accrochée au mur.

À peine une saccade au montage, ai-je cru observer. On aurait dit que le dispositif orientait le regard vers un métaphorique cratère de volcan où l'activité se fomentait sans débordement, sans secousse. Ou bien était-ce une allusion au coup d'œil par le trou de la serrure d'une porte nous introduisant à la captation des mouvements du bonheur simple, privé, au quotidien ? Dans les deux cas, il s'agissait de danser de manière désinvolte, de bouger, de glisser sur le carrelage en chaussettes de *jobbeur*, attendant à coup sûr l'éruption, la chicane... et ses secousses.



La couturière en cage

Certainement la pièce maîtresse du trio, *Battements* est un petit bijouagnolé là et nulle part ailleurs, révélant une fine sensibilité, compatible avec l'échelle de l'esprit des lieux. Le visage de l'artiste-couturière m'est apparu sursautant sans cesse dans cette cage à oiseau-machine à coudre suspendue au plafond, de biais avec la porte de sortie.

Projetée directement sur la cage, la monobande laissant voir la tête de l'artiste sans cesse en proie au rythme des secousses de l'aiguille d'une machine à coudre – on pouvait même entendre ce bruit familier –, un formidable dispositif que n'auraient point renié surréalistes et dadaïstes, existait, en suspension parfaite. Que dire des très beaux effets lumineux de la tête déformée par les barreaux sinon que d'ajouter l'ingénieux reflet de la toiture en pignon de la cage venant coiffer la porte de manière harmonieuse, parce que songée.

L'effet mécanique de répétition y était explicite. Entre l'ouvrière du textile aux conditions de travail soumises à la cadence des machines et au rendement calculé en manufactures qui se déplacent au gré des profits du grand capital partout, des quartiers populaires de Montréal aux frontières du Mexique ou en Asie, et la couturière artisanale, voire l'artiste s'identifiant au pic-bois, à l'oisillon qui picote, deux significations devenaient possibles : la cage qui emprisonne pour les unes ou qui dore l'existence pour les autres. D'où les yeux de l'artiste, sidérés par les secousses.

Question d'échelles

Ensemble, les trois « secousses » vidéographiques composant l'installation de Manon Labrecque au Lieu vraiment, mais vraiment, « faisait le travail », comme on le dit familièrement. Cela tenait au fait que chacune des propositions, tant par son échelle d'emprise spatiale (la *lectrice* grandeur quasi nature au regardeur, la *danseuse* à hauteur de la zone audiovisuelle et olfactive qu'est la tête et la *couturière* « accrochant » la salle) que par sa sensibilité captant l'aura de performance (l'artiste ayant passé la semaine à œuvrer et à dormir au Lieu) qui hante l'endroit, y a incrusté avec pertinence la mouvance, élément clé de son art de la vidéo. ■

